L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 1er DECEMBRE 1890. 64ème Année

Dufour & Bonnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 1er DECEMBRE 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Le budget de l'Assistance publique à Paris.

La commission du budget du conseil municipal de Paris vient d'adopter le rapport que M. Paul Strauss a rédigé sur le budget de l'assistance publique.

Les dépenses totales proposées par la commission se chiffrent par 41 millions 979,000 francs, en réduction de 300,000 francs, environ sur les propositions de l'administration. Les dépenses ordinaires sont de 37 millions 790,000 francs et les dépenses extraordinaires de 4 millions 189,000 francs.

Les dépenses ordinaires sont réparties en six sections. La première comprend les dépenses spéciales d'administration; elle s'élève à 2 millions 163,500 fr. La seconde concerne les charges spéciales des revenus; elle a été évaluée à 577,800 francs. Dans la troisième, la plus importante, sont compris le service de santé et les services économiques des hôpitaux et hospices, leur dépense prévue est de 25,605,000 fr. La répartition de ce crédit est ainsi faite: Personnel médical, 973,100 francs; personnel attaché au service des administrés, 1 million 714,100 francs; réparations de bâtiments, 997,000 francs; pharmacie, 1 million 211,700 francs; boulangerie, 1 million 718,700 francs; boucherie, 3 millions 308,300 francs; cave, 2 millions 047,500 francs comestibles, 3 millions 445,300 francs; chauffage, éclairage, 2 millions 028,700 francs; blanchissage, 775,2000 francs; mobilier, couchage, linge, habillement, 3 millions, 293,200 francs; appareils de chirurgie, 665,500 francs, frais et transports, 283,000 francs; loyers, eaux, salubrité, dépenses diverses, 976,830 francs; frais des diverses exploitations, 218,300 francs.

La quatrième section, relative au service des secours, se chiffre par 9 millions 583,000 francs. Elle comprend, notamment: 6 millions 509,800 francs d'allocations aux bureaux de bienfaisance, 1 million 119,000 francs de fonds mis à la disposition de l'administration centrale, 520,000 francs pour le service des accouchements, 822,000 francs de secours à domicile, 65,000 francs pour les anciens enfants assistés ayant plus de 21 ans et 484,000 francs pour secours préventifs contre les abandons d'enfants, tels, par exemple, que les subsides aux mères nécessiteuses.

Dans la cinquième section sont rangées les fondations ayant un revenu distinct: ce sont les fondations Montyon, Boulard, Brézin, Devillas, Chardon-Lagache, Lenoir-Jousseraud, Riboutté-Vitalis, Molana, Lambrecht, Galignani, Rossini et le domaine des Enfants Assistés.

Enfin, un fonds de réserve de 200,000 francs constitue la sixième section des dépenses ordinaires.

Dans les 4,189,000 francs de dépenses extraordinaires figurent 1,200,000 francs à provenir des fonds d'emprunts, et 2,989,000 francs pour acquisitions et emplois de dons et legs.

Pour couvrir les dépenses ordinaires, l'assistance publique de Paris a 6,609,000 francs de revenus propres: rentes, loyers d'immeubles, coupes de bois ou fermages; 3,632,000 francs de droits attribués sur les spectacles, bals et concerts, sur le Mont-de-Piété et les concessions dans les cimetières; 3,369,800 fr. de recettes intérieures telles que le remboursement de frais de séjour et de pension dans les établissements hospitaliers; 3,716,500 francs comme produits de reventes d'objets provenant des magasins généraux; 1,659,40 francs provenant des fondations ayant un revenu distinct, enfin 18,923,000 francs de subventions dont 18,693,000 francs de la ville de Paris et 130,000 francs du département.

Dans son rapport, M. Paul Strauss rappelle les difficultés qui se sont élevées entre la ville de Paris et le ministère de l'intérieur, au sujet du versement d'une partie des fonds provenant du pari-mutuel.

Une somme de 914,000 francs, résultant des profits des années 1887, 1888 et 1889, reste en litige indépendamment d'une somme en 1890, pour la recette éventuelle de 1890. Le rapporteur et la commission du budget demanderont au conseil que l'administration préfectorale insiste à nouveau auprès du gouvernement, pour avoir ces fonds sur lesquels la ville de Paris comptait en raison des déclarations formelles des ministres de l'intérieur qui ont précédé M. Constans.

Enfin, la commission du budget et M. Strauss demanderont un autre voto, pour que le ministre de la guerre veuille bien accorder à l'assistance publique les casernes d'octroi qui avaient été promises formellement, et qui n'ont pas été livrées, par suite d'un revirement de l'administration de la guerre.

Il y a lieu de signaler encore, dans le rapport de M. Strauss, une analyse des projets de réforme des services de secours qui ont été adressés à la commission chargée de juger le concours ouvert par la ville de Paris. Les deux projets primés *ex æquo* sont, l'un de M. Gory, sous-chef de bureau à l'assistance publique, et l'autre de M. Nielly, chef de bureau à la même administration.

Le projet d'organisation élaboré par M. Gory repose sur l'unité de caisse et comporte la suppression des commissions administratives. Dans ce système, les secours aux nécessiteux seraient donnés par l'administration centrale, les secours aux indigents par une commission spéciale; le traitement des malades à domicile serait rattaché aux hôpitaux.

Chaque arrondissement n'en continuerait pas moins à jouir exclusivement des rentes, avec ou sans destination spéciale, qui lui ont été spécialement données, soit un total de 589,910 fr. 23; seulement les pauvres de l'arrondissement seraient d'abord secourus sur ces fonds avant de l'être sur les fonds généraux de l'administration.

Les indigents seraient divisés en deux ou trois classes recevant par exemple un secours mensuel de 20, de 15 ou de 10 francs. Cette quotité dépendrait naturellement de l'état des ressources affectées au service. En dehors de ces secours mensuels, les indigents n'auraient [illegible] à aucun traitement à domicile.

Le mémoire présenté par M. Nielly réclame également l'unité de la forme de secours prévue par la loi de 1849, sous la direction unique de l'administration de l'assistance publique.

A son avis, il ne faut avoir qu'une caisse des pauvres au siège de l'administration, transformer les bureaux de bienfaisance actuels en véritables succursales, émanations de l'assistance publique, impuissants à diriger directement des fonds consacrés au soulagement des misères de leurs quartiers et ne possédant en propre que les revenus des donations dont ils ont été l'objet. Comme conséquence, substituer aux quêtes partielles une quête générale.

Ce sont là des réformes éventuelles qui, avant d'être appliquées, devraient avoir non seulement l'approbation du conseil municipal, mais aussi celle du gouvernement, car elles comportent un bouleversement complet des règlements actuels qui, s'ils ont besoin d'être modifiés, ne peuvent l'être qu'après une étude très approfondie.

Le rapport étant distribué dès maintenant au conseil municipal, la discussion pourra suivre immédiatement la discussion générale du budget, c'est-à-dire arriver au commencement du mois de décembre. C'est la première fois, depuis de longues années, que cet important budget pourra être examiné par le conseil avec tout le soin qu'il comporte.

Caline assiste à la représentation d'un opéra moderne aux tendances wagnériennes.

Au moment où l'orchestre déchaîné, ne lui permet plus de suivre la mélodie du chant, il va trouver l'huissier:

—Voyons! vous qui êtes de la maison. Trouvez-moi donc une place d'où l'on n'entende que les chanteurs!

FEUILLETON.

GRAND CŒUR

—PAR—

PAUL D'AIGREMONT.

DEUXIÈME PARTIE.

LE TRIOMPHE DU MAL.

(*Suite.*)

—Comment?.... Il n'y a qu'une seule manière....

—Je ne le peux pas!.... Je ne le peux pas!.... Mais venez avec moi chez votre fille, je vous jure que je vais agir avec tout mon cœur. Et je la guérirai, je la connais, j'en suis sûr!....

M. Depasse, emporté par la volonté de Jacques, se leva et se dirigea vers l'appartement de Céline.

—Annoncez-nous, dit-il à la femme de chambre qu'il rencontra dans le vestibule de la jeune fille.

Céline était pâle, avec ses beaux yeux battus, et ses jolies lèvres toutes blanches.

A l'aspect de Jacques, surtout du regard qu'il lui lança, tout plein de supplications, de pitié et de tendresse, elle tressaillit.

Ah! malheureuse, il la plaignait!....

Ses splendides prunelles sombres se remplirent de larmes.

Mais lui, aussitôt:

—Mademoiselle, dit-il doucement en prenant ses petites mains brûlantes, depuis les quelques mois que je vous connais, je vous ai jugée comme une jeune fille d'une bonté exquise.

Voulez-vous me permettre de vous raconter une histoire que je ne vous ai pas confiée plus tôt, parce qu'une insurmontable timidité m'empêche de parler de certaines choses?

—Dites, balbutia-t-elle d'une voix mourante, je vous écoute.

Ils étaient assis tous les deux sur un petit canapé, véritable nid d'amoureux, fait pour être tout près l'un de l'autre. M. Depasse placé sur un grand fauteuil contre le feu, tisonnait sans paraître s'occuper d'eux; il ne perdait pas un seul de leurs mouvements.

Le comte de Rhodes commença d'une voix tremblante, profondément troublée.

—Il y a quelques années, un jeune homme vivait heureux et tranquille dans la veille maison où il était né, où depuis des générations tous les siens mouraient, après y avoir vécu riches et honorés, en faisant le bien.

Quelle était sa situation?

Il la croyait très belle.

Le train de la maison était luxueux; sa vie était celle d'un désœuvré; jamais, devant lui, on n'avait parlé de travail et de labeur que pour trouver ces choses, peut-être pas déshonorantes, mais indignes d'un homme de son monde et de sa condition.

A quelques portées de fusil de sa maison habitait une autre famille, dans laquelle il y avait une jeune fille de quatre ans plus jeune que lui.

A ces mots, Céline ferma les yeux et devint si pâle que Jacques crut qu'elle allait perdre connaissance.

—Voulez-vous que je m'arrête, mademoiselle? demanda-t-il.

Elle se raidit.

Et, après un suprême effort de volonté, reprenant possession d'elle-même.

—Ce n'est rien, dit-elle, continuez.

Il obéit.

—Cette jeune fille n'était pas heureuse. Son père s'était remarié, et cette seconde femme la détestait. Avec cela la famille était fort nombreuse et si misère aidant, la pauvre fille était chargée des travaux les plus durs.

Un seul rayon de soleil vint luire dans cette pauvre petite vie désespérée et malheureuse; son voisin de campagne, qui était aussi son ami d'enfance, la voyant si douce, si effacée, si torturée, prit en pitié la petite martyre, et l'aima.

—Et.... elle aussi?....

—Elle aussi.

—Ah! pourquoi alors votre ami,—non, disons les choses comme elles sont, cela vaut mieux,—pourquoi ne vous êtes-vous pas marié avec elle, monsieur de Rhodes?

—J'allais le faire, mademoiselle, quand mon père est mort.

J'ai voulu savoir alors la situation que je pourrais offrir à ma femme, et j'ai examiné la succession de mon père. Les métairies n'appartenaient plus au château; les plus belles terres étaient vendues; il y avait autant de dettes que de valeurs existant encore.

—Alors qu'avez-vous fait?

—M. Depasse ne vous l'a donc pas dit?

—Oh! si! Cela, je le sais, mais avec votre fiancée, de quelle façon vous êtes-vous conduit?

—Je suis allé la trouver, je lui ai raconté la vérité, je lui ai demandé l'autorisation d'aller travailler loin d'elle, pour elle, lui promettant de revenir.

—Qu'a-t-elle répondu?

—Qu'elle me suppliait de nous marier tout de suite, afin de partager mes luttes et mes découragements.

Les yeux de Céline brillèrent.

—J'ai refusé, continua Jacques, et je suis parti en lui jurant de revenir dans quatre ans.

—Combien y a-t-il de cela?

—Trois ans et demi.

—L'avez-vous revue?

Il ferma à demi les yeux.

—Jamais, dit-il.

—Mais vous lui avez écrit?

—Pas davantage.

—Ah! et que fait-elle? Le savez-vous?

—Oui, quoique personne ne me l'ait dit: Elle m'attend avec confiance et courage.

Puis, plus bas, en se rapprochant de la jeune fille dont le pur visage était inondé de larmes:

—Vous êtes riche, dit-il, colossalement riche. Vous avez pour père un homme de cœur qui vous a donné toute sa vie, un garçon loyal et intelligent vous adore et vous demande pour femme.....Acceptez-le, chère petite sœur, acceptez-le comme une brave et courageuse créature que vous êtes, sans souffrir du pauvre bonheur de la malheureuse enfant qui n'a que mon amour sur terre!

Céline cacha sa tête dans ses mains.

—Elle est plus riche que moi, balbutia-t-elle si bas que Jacques tout seul l'entendit.

Au bout de quelques secondes, elle releva son visage baigné de larmes, et se dirigeant vers son père:

—Nous avions fait un trop beau rêve, dit-elle, il ne peut pas se réaliser.

Puis, se retournant vers M. de Rhodes:

—Je serai l'amie de votre femme, dit-elle; et vous, voulez-vous rester le nôtre?

—Toujours! dit Jacques en appuyant ses lèvres sur la main qu'elle lui tendait.

—Merci, monsieur de Rhodes, dit à son tour Victor Depasse ému au possible. Je vous avez un grand cœur!..., Tout ce que je pourrai désormais faire pour vous, je le ferai.

—Si je vous mets tout de suite à l'épreuve, dit Jacques qui sentait le besoin de s'éloigner de cette maison où le calme et la joie ne rentreraient peut-être pas tant qu'il l'habiterait, si je vous demande une grâce, me l'accorderez-vous?

—Dites.

—J'ai en vue une très belle affaire fort loin d'ici. Pour savoir si elle est bonne, je dois entreprendre un long voyage. Voulez-vous m'accorder un congé de quelques mois?

—Oui, à la condition que ce ne soit pas un prétexte pour me quitter.

—Je ne puis vous affirmer cela, car je n'ai jamais menti. Je dois même vous prévenir que si l'affaire est ce qu'on me dit, non seulement je ne resterai pas votre employé, mais je deviendrai chef de maison à mon tour.

—Avec qui?

—Tout seul.

—Dans la même partie que moi?

—Non, dans l'armement.

—Il faut bien accepter ce que l'on ne peut pas éviter, conclut M. Depasse avec regret.

—Allez, mon cher ami, je désire que vous réussissiez, mais, pour être franc, je dois ajouter que je le redoute tout autant.

III

LE TRÉSOR DE LA MER.

L'affaire dont l'employé de M. Depasse venait de parler à son patron était celle-ci:

Un jour, Jacques de Rhodes, vaquant, sur les quais de Bordeaux, à ses occupations habituelles, avait entendu un de ses amis, capitaine au long cours, lui raconter des choses extraordinaires:

Le hasard de la navigation l'ayant porté dans le golfe Persique, il avait rendu un très grand service à l'Iman de Mascatte.

Celui-ci, pour l'en remercier, lui avait fait d'assez riches présents et lui avait dit:

—Je te donne en sus une roche qui borde la mer et le droit d'y faire ce que tu voudras. La mer, comme la terre, est bonne à qui sait lui retirer les trésors qu'elle contient.

Ces paroles étaient accompagnées d'un parchemin écrit en vieille langue arabe, que le capitaine n'avait jamais songé à lire ni à déchiffrer.

—Vous êtes amateur de choses bizarres, monsieur de Rhodes, lui avait dit le marin, faites-moi vendre ma cargaison, et à titre de commission, je vous donne mon parchemin et le rocher dont il doit être le titre de propriété.

—Et vous me signerez un acte de vente en bonne forme? demanda Jacques toujours prudent, et flairant déjà quelque affaire singulière.

—Je vous signerai tout ce que vous voudrez, car je ne dois pas vous cacher que ma cargaison est d'une défaite difficile, et que j'ai besoin d'argent.

—Ça va, Jacques, dans un mois tout sera liquidé.

Un mois après, en effet, la marchandise du capitaine était placée, payée, et celui-ci, reconnaissant, abandonnait par acte régulier son rocher à M. de Rhodes, tandis qu'il lui remettait son parchemin.

—Qu'est-ce que je risque? s'était dit Jacques. Quelques semaines de courses et de peines.... Bah! ça ne coûte rien. Et les paroles de cet Arabe me reviennent sans cesse: *Les trésors à la mer!*... N'y aurait-il pas des perles fines dans ces roches?....

C'est qu'il y en a de fort belles dans le golfe Persique!........

Et, dès qu'il eut son parchemin, il se procura des livres arabes, passant des jours et des nuits à apprendre, à voir, à déchiffrer ces hiéroglyphes bizarres dont il ne voulait confier le mystère à personne.

Six mois il resta penché sur son papier, n'y voyant que des signes incompréhensibles.

Enfin ses efforts furent couronnés de succès. Il rencontra un Arabe intelligent qui lui donna la clef de ce qu'il ne pouvait comprendre.

En quelques leçons orales, Jacques finit d'apprendre ce que les livres lui avaient commencé d'enseigner.

Un soir, en rentrant chez lui, il étala le parchemin sur sa table, et ses cahiers d'un côté, ses bouquins de l'autre, il essaya de le déchiffrer.

Il y parvint.

Au jour, il avait traduit tout le papier. C'était en effet le droit de pêcher des huîtres perlières tout autour de la roche qui était concédée au capitaine; également le droit de les préparer et de les emporter.

Jacques eut un éblouissement.

Si le papier ne mentait pas, s'il y avait véritablement un banc de perles inconnu, du côté de cette roche, ne serait-ce pas la fortune pour lui?

C'était évident, mais il fallait pouvoir s'en assurer.

Or, comment obtenir un congé de M. Depasse, comment entreprendre un voyage aussi long, sans perdre la place au retour, si l'affaire était nulle, ce qui après tout pouvait bien arriver?

Mais le comte de Rhodes n'était pas de ceux que les obstacles découragent, au contraire.

Il y avait près d'un an qu'il attendait une occasion favorable lorsque M. Depasse lui accorda ce congé tant désiré, dans les circonstances que nous venons de raconter.

Précisément le capitaine qui avait cédé à Jacques son parchemin et son rocher était mort; s'il y avait plus tard réussite, l'ombre d'une contestation ne s'élèverait pas.

M. de Rhodes partit donc pour Marseille; de là se rendit d'abord à Aden, par l'isthme de Suez, puis à Bombay, d'où les relations sont faciles et régulières avec Mascatte.

Mais, à Mascatte même, son voyage n'était pas terminé; il devait aller fort loin entre Sohar et Zaborah, afin de découvrir la bienheureuse roche qui constituait sa fortune à venir.

Il se demandait comment il allait s'y prendre et était fort embarrassé, quand tout à coup le hasard et son courage vinrent mettre dans son jeu le plus beau des atouts.

Un soir il promenait ses réflexions et ses rêveries dans un quartier éloigné de Mascatte, lorsque des cris frappèrent ses oreilles.

Déjà familiarisé avec la langue arabe, il lui sembla qu'on appelait au secours. Jacques était grand, mince, d'une adresse et d'une force peu ordinaires. De plus, il ne connaissait pas la peur.

S'élancer et voir de quoi il s'agissait fut pour lui l'affaire de quelques secondes.

Une jolie fille brune et grande, aux de velours, aux vêtements indous, luttait seule contre quelques juifs marocains qui essayaient de l'entraîner.

Ils l'avaient guettée au sortir d'une fabrique de confitures où elle travaillait, de ces confitures si estimées que l'on fabrique à Mascatte, des *kulwah*, ainsi qu'on les nomme, faites avec du miel, du ginteu, de l'orge et des amandes.

Depuis longtemps à l'affût, les bandits avaient profité d'un moment où la police, cependant admirablement faite à Mascatte, n'était pas de ce côté, pour essayer d'enlever la jolie fille qu'ils destinaient à quelque harem.

Ils y fussent parvenus sans l'intervention généreuse de Jacques de Rhodes.

Quoique les trois brigands fussent armés de couteaux et de poignards, le Français, rien qu'avec ses poings et sa canne sut leur enlever des doigts leur victime, après leur avoir administré une formidable volée.

Lorsque la pauvre petite les vit en fuite elle releva sur Jacques ses yeux de gazelle mourante, et joignant ardemment les mains:

—O toi qui m'as sauvé, dit-elle, ma vie et celle des miens t'appartient.

Il sourit, touché de tant de grâce et de beauté.

—Où demeures-tu? lui demanda-t-il.

—Pas très loin, et tu n'as pas besoin de te déranger de ta route.

—Si, parce que les juifs te guettent peut être encore quelque part.

Elle frémit, jetant de tous côtés les regards effarouchés de ses longs yeux semblables à des diamants noirs.

—Oh! alors, viens! dit-elle.

Ils se mirent en marche.

Au bout de quelques pas, elle ajouta:

—Du reste, mon père et mon fiancé voudront te remercier d'avoir sauvé Sita.

Pas très loin de l'endroit où ils se trouvaient, Sita habitait en effet avec les siens une vieille maison d'origine persane, assez grande et assez spacieuse, mais à moitié démolie.

On l'attendait chez elle avec une extrême impatience, car jamais elle n'était en retard.

Lorsqu'on sut de quel danger terrible Jacques de Rhodes l'avait sauvée, son père, le vieux Manaar, vint s'agenouiller aux pieds du jeune homme.

—Tout ici est à toi, dit-il. Parle, comment pouvons-nous te remercier?

Dans un coin de la pièce un beau garçon, jeune et vigoureux, couvrait Sita de baisers.

Aux regards qu'il attachait sur elle, Jacques comprit que c'était là le fiancé dont elle avait parlé.

Le comte, la sachant en sûreté, eût voulu s'en aller, se soustraire aux témoignages de reconnaissance, aux remerciements qu'on lui adressait, moitié en arabe, moitié en anglais, deux langues que M. de Rhodes parlait et comprenait fort bien.

Il ne le put pas.

Il lui fallut manger avec la famille le plat traditionnel de riz au kari dont se composent presque uniquement les repas des Indous.

Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsque pendant la soirée, on lui raconta l'histoire de la famille.

Manaar était un pêcheur de perles que les circonstances avaient amené de Ceylan aux pêcheries du golfe Persique.

Tant qu'il avait été jeune, il avait travaillé de son métier aux bancs de Bahreim, les plus beaux du monde.

Depuis que la vieillesse était venue, il était employé à Mascatte, tantôt dans une fabrique de manteaux en poils de chameau ou en laine de mouton, tantôt dans des poteries orientales, celles où l'on fait des jarres appelées *martaban*.

Quand à son futur gendre Aripo, il était également pêcheur de perles durant la saison, et, le reste du temps, il travaillait sur le port de Mascatte, soit au déchargement des bateaux, soit à la pêche du poisson.

Jacques eut un éblouissement.

—Et Aripo connaît les perleries à fond? demanda-t-il.

—Oui, répondit Manaar, comme je les connaissais moi-même. C'est le meilleur plongeur de tout le golfe.

—Combien gagne-t-il à ce métier-là?

—Presque rien. C'est à peine si les marchands auxquels appartiennent les bateaux donnent aux malheureux plongeurs de quoi se nourrir.

—Eh bien! dit M. de Rhodes, voulez-vous faire une affaire avec moi? Une affaire où vous gagnerez une fortune!

Les yeux des Indous brillèrent.

Puis, avec le fatalisme de ceux de leur race:

—Tu as déjà sauvé Sita, dirent-ils. Tu es l'envoyé de Dieu pour nous. Parle, tu seras obéi.

—Il s'agit de venir avec moi entre Sohar et Zaborah, dans un endroit désert où l'Iman de Mascatte m'a donné le droit de chercher des bancs et de les exploiter. Si nous découvrons des perles, je vous en donnerai votre part et votre fortune sera faite.

—Nous sommes tout disposés à partir dit Aripo, et ton marché me va. Mais nous sommes en mars, la pêche ne doit commencer qu'en juin pour être bonne. D'ici là il faut acheter un bateau assez grand pour aller par mer jusqu'à ton territoire. Nous y mettrons des provisions, des armes en cas d'attaque, et les engins nécessaires pour la pêche.

—Bien, j'achèterai le bateau, dit Jacques qui avait déposé de l'argent chez un banquier anglais établi à Mascatte.

—Et nous t'aiderons, le père et moi, pour le bien choisir, affirma Aripo.

—Merci. Mais les hommes pour le conduire? me les procurerez-vous également?

—Manaar et moi suffiront, dit Aripo. Si tu veux que nous embarquions Sita, elle nous fera la cuisine et nous aidera dans les manœuvres.

C'est entendu, dit Jacques, auquel ces physionomies franches et bonnes inspiraient une instinctive confiance. Demain, commencez à vous informer d'un bateau, et dès que vous l'aurez trouvé, prévenez-moi.

Il tira sa bourse de sa poche.

—Comme vous ne travaillerez ni l'un ni l'autre, dit-il, pendant que vous vous occuperez de mon affaire, il est juste que je vous donne de quoi vivre. Prenez, voici de l'argent.

Il fallut que M. de Rhodes insistât pour leur faire accepter la petite somme qu'il leur donnait.

Bientôt les préparatifs furent terminés, le bateau, acheté par Aripo dans de bonnes conditions, fut réparé, remis à neuf, repeint, calfaté, pourvu de tout ce qui lui était nécessaire.

Il était grand, bien ponté, avec une cabine assez profonde destinée à contenir des marchandises, et dans laquelle Jacques organisa deux chambres convenables, une pour lui, l'autre pour les Indous.

Enfin, un matin de mai, ils partirent de Mascatte, quittèrent la mer d'Oman et se dirigèrent vers la partie du golfe Persique où était située la propriété de M. de Rhodes.

On eût dit que Dieu lui-même les conduisait.

Pas un coup de vent contraire, pas un orage ne vinrent entraver leur marche.

Ils arrivèrent sans accident, sans encombre. La côte où ils abordèrent était déserte, avec un aspect désolé, toute faite de hautes falaises dont les effritements naturels donnaient au paysage encore plus l'air d'une ruine.

—Mon rocher doit être situé dans ces parages, dit Jacques qui avait appris des officiers de marine la manière de relever un point et de reconnaître une situation géographique. Du reste ce ne sont pas les naturels du pays qui nous chercheront chicane.

En effet, l'on se fût cru dans un endroit complètement abandonné, et où l'homme n'avait jamais ni abordé, ni vécu.

Cependant l'œil perçant d'Aripo ayant parcouru la côte, il montra au loin, à une assez grande distance du bord, un point blanc ombragé par quelques arbres.

—S'il n'y a pas d'habitants ici, dit-il, il y en a eu.

—A quoi le vois-tu, demanda M. de Rhodes.

—Voilà un puits, là-bas; et il ne s'est pas mis là tout seul.

Jacques regardait et ne distinguait rien.

—Un puits, répéta-t-il, un puits d'eau douce?

—Oui, j'en suis sûr; un puits comme tous ceux qu'on trouve sur la côte, partout où elle a été habitée ne fût-ce que quelque temps.

Ils marchèrent un quart d'heure à peu près et M. de Rhodes se convainquit qu'Aripo avait pressenti la vérité.

C'était bien un puits qu'il avait vu, un puits à l'eau fraîche et pure.

A quelque distance, ils trouvèrent également les ruines d'un village abandonné.

Les chaumières qui l'avaient composé n'existaient plus; mais dans les jardins ils découvrirent des fruits redevenus à l'état sauvage, exquis tout de même; surtout des raisins noirs et blancs de première qualité, des pêches, des mangues, des melons, des figues, des grenades, des citrons et des dattes à profusion.

Ces ressources inespérées leur étaient précieuses; avec les provisions qu'ils avaient apportées, elles leur permettraient de s'adonner avec plus de commodité à la recherche des bancs de perles d'abord; ensuite à la pêche qu'ils entreprendraient.

Dès qu'ils furent installés et organisés, ils s'occupèrent des sondages.

Cette première opération dura longtemps. Et la chaleur qui devenait effroyable ne leur permettait guère de s'y livrer que durant certaines heures de la journée.

Malgré l'incontestable habileté d'Aripo, les conseils de Manaar qui, lui, ne plongeait plus, mais était resté fort habile dans tout ce qui touchait au métier, rien ne se découvrait; pas le plus petit banc; pas la plus minuscule coquille, pas le plus léger indice.

Jacques de Rhodes se désespérait.

En dépit de son caractère si admirablement trempé, le découragement entrait en lui.

Ainsi, non seulement il aurait, dans cette tentative infructueuse, dépensé presque toutes ses économies, mais il lui faudrait revenir à Bordeaux sans avoir réussi, y reprendre le dur collier de misère dont il espérait s'être affranchi!....

Car il connaissait bien M. Depasse.

La vie autour de lui, serait désormais intolérable.

Jacques avait refusé ses offres brillantes; sa maison et sa fille....

Il avait contrecarré ses combinaisons.... déjoué une volonté contre laquelle nul, ni rien n'allait jamais....

M. Depasse ne le lui pardonnerait pas.

Cette fortune à laquelle il avait aidé jusqu'ici, parce qu'il espérait qu'elle serait déposée aux pieds de sa fille, était à jamais arrêtée, finie, écrasée.

Un pauvre commis, humilié et broyé, il serait maintenant toujours!....

—Oh! non.... non!.... pas cela!

Et il fermait ses poings, et il encourageait ses Indous, et il se faisait encore plus aimer d'eux, entrant dans ces cœurs naïfs et bons, qui s'attachent si aisément aux Européens quand ceux-ci veulent se donner la peine de les conquérir.

—La saison est terminée, maître, lui dit un jour Aripo avec tristesse. Nous n'avons rien trouvé. Nous pourrons revenir en septembre, si tu veux. Mais je ne crois plus à notre réussite.

Jacques baissa tristement la tête.

Mais tout à coup, il se redressa.

Dans ses yeux brillait une résolution à toute épreuve.

—Tentons la chance encore une fois, dit-il. Demain de grand matin, nous irons là-bas, dans cette petite anse, au pied de cette grande falaise, que nous n'avons pas encore explorée; nous essayerons; peut être réussirons-nous.

Comme le jour se levait, en effet, le lendemain le bateau était en mer.

Une brise fraîche le poussait vers la falaise; il y arriva rapidement.

Mais comme la roche était en vue, Manaar qui subitement leva les yeux, demeura debout, les prunelles arrondies, avec une expression sur le visage à la fois heureuse et stupéfaite.

—O maître!.... maître!.... balbutia-t-il; là....

—Quoi? demanda le comte, ne comprenant rien à l'émotion de l'Indou.

—Cette roche si grande, si haute, qui plonge dans l'eau claire et bleue, sous ce soleil éclatant, il me semble revoir la roche sous laquelle je me baignais tout enfant, à Ceylan, dans mon pays!....

—Et il y avait des huîtres perlières autour?....

—Oui, beaucoup d'huîtres.

—Eh bien! Aripo, qu'en dis-tu? Si tu plongeais?

Déjà le jeune homme dépouillait ses vêtements.

Jacques prit son bras.

—Si nous réussissons, dit-il, c'est la fortune, l'indépendance pour vous; mais nul, ni à Mascatte, ni ailleurs, ne doit apprendre où gît notre trésor....

Aripo et Manaar eurent la même expression d'intraduisible dévouement:

—N'as-tu pas sauvé Sita? dirent-ils en même temps.

—Ne sommes-nous pas à toi?

Aripo venait de boucher ses oreilles avec de la cire d'abeilles et de pincer son nez avec un petit instrument de corne, ainsi que cela se pratique dans les pêcheries du Golfe Persique; en même temps il suspendait à son cou le filet où se dépose l'huître sitôt qu'elle est arrachée de son banc.

Debout à l'avant du bateau, les mains étendues, les jambes raides, il ressemblait à la plus belle des statues de bronze doré par le chaud soleil, qui déjà les inondait.

Manaar entonna une sorte de chant indou lent et grave; aussitôt le jeune homme s'élança et disparut dans l'eau bleue, un instant troublée par le passage de son corps élégant, mais presque aussitôt rassérénée et tranquille.

Deux minutes, deux siècles s'écoulèrent.

A vingt brasses de l'endroit où le bateau était resté, la tête brune d'Aripo subitement émergea du golfe clair.

Sur son visage d'ordinaire impassible, une expression d'indicible triomphe se voyait.

A son cou qui sortait de l'eau en nageant, quelque chose d'indistinct gonflait le petit filet de cordes.

—Mon Dieu! il rapporte des huîtres!.... s'écria Jacques de Rhodes plus blanc qu'un linge.

—Oui, maître, les voilà! répondit en même temps Aripo qui grimpait, aussi leste qu'un chat, aux rebords noirâtres de la barque.

Et venant tomber tout mouillé aux pieds du comte il lui mit une quinzaine de coquilles dans la main.

—Oh! oh! fit Manaar enthousiasmé, des *mères perles!*.... Et rondes, et belles, et larges!.... Ce qu'il y a de plus beau!....

—Voyons, dit Jacques impatient en prenant son couteau pour ouvrir une.

—Oh! non! s'écria l'Indou, il ne faut pas sacrifier la perle, ce serait un crime, elle se vengerait!....

M. de Rhodes le regarda étonné.

—Que veux-tu dire? demanda-t-il.

—Que les coquilles doivent être placées dans des trous carrés recouverts de nattes, et qu'il faut attendre qu'elles soient mortes. Alors on les ouvre et la perle se détache seule de la nacre, sans souffrir, sans être endommagée.

—Mais qui saura faire cette opération délicate?

—Nous deux, maître, Aripo et moi. Ne te tourmente pas, rapporte-t-en à nous, pour cela comme pour le reste.

En effet, le lendemain même au matin, les quinze premières coquilles étaient installées dans leurs trous, d'où elles ne devaient plus être sorties que lorsque leur écaille tomberait en morceaux, pourrie; et la pêche d'Aripo continua.

Au bout d'un mois il y avait cinq ou six mille mollusques; c'étaient des huîtres splendides, toutes belles, rondes, magnifiques, et les premières qu'Aripo avait rapportées du fond de la mer étant à point, on put examiner ce qu'elles contenaient.

Mais Manaar n'avait pas fini son opération qu'il jeta un cri.

Jamais plus magnifiques produits n'avaient frappé ses regards éblouis.

Les perles étaient pour la plupart des *Parangons*, c'est-à-dire les plus rares et les plus précieuses qui existent.

Elles étaient rondes, grosses, énormes, avec ces reflets de satin chatoyants et doux, semblables à des rayons de lumière captifs, dans lesquels, amoureusement, jouent et dansent tous les reflets du prisme.

On continua la pêche avec un acharnement sans nom.

A une toute petite distance du premier banc, on en avait trouvé un autre très court et très mince, mais qui renfermait des huîtres plus profondes et plus vertes, d'un aspect inaccoutumé.

—Là dedans, déclara Manaar, ou je me trompe, on il y a des trésors.

En effet, au dépouillement, Jacques vit qu'elles contenaient des richesses incalculables représentées par des perles de l'espèce la plus rare et la plus chère; les unes étaient jaunes, fines et diaphanes comme de l'or travaillé; les autres roses et pures comme une aube de mai; d'autres enfin aussi bleues que le ciel d'Orient qui surplombait leurs têtes.

M. de Rhodes voulut procéder au partage.

Il y avait en tout cinq mille perles.

Dans le nombre, trois mille n'avaient pas une grande valeur, mais les autres étaient des objets de premier ordre et de toute beauté.

—Trouvez-vous que le quart de tout cela soit suffisant pour votre part? demanda-t-il à ses Indous.

—C'est trop, déclarèrent ils tous les deux à la fois.

—Non, vous m'avez aidé, beaucoup aidé même, je suis heureux de faire votre fortune.

—Veux-tu nous permettre une demande? dit Aripo, qui avait consulté Manaar dans sa langue natale.

—Je t'écoute.

—Si tu nous donnes des perles, on nous les volera, on nous ne les vendrons pas la vingtième partie de leur valeur. Emporte le tout en France, place-le et, si tu es content, envoie-nous une petite somme qui nous permette d'aller vivre heureux dans notre pays natal.

—Combien vous faut-il pour être riches chez vous?

—Dix mille francs.... Vingt mille au plus.

C'est dit, vous aurez ce que vous désirez. En attendant, vous garderez le bateau, il vous servira à vivre.

Non seulement en partant Jacques de Rhodes donna à ses amis la barque qu'ils avaient achetée et choisie eux-mêmes, mais il leur remit deux mille francs afin qu'ils pussent attendre l'envoi de l'argent.

Les perles furent soigneusement enfermées dans une valise qui ne le quitta pas un seul instant, puis Jacques, après avoir pris congé de ses amis, revint à Bombay, et de là refit la même route par la mer rouge, l'isthme de Suez, Alexandrie et Marseille, qu'il avait faite en sens inverse, pour atteindre Mascatte.

Mais ce ne fut pas sur Bordeaux qu'il se dirigea. Il prit à Marseille le rapide de Paris où il arriva le lendemain matin, à neuf heures et demie.

Ce ne fut que dans l'après-midi qu'il se présenta chez l'un des plus riches joailliers de la rue de la paix.

Il s'était muni de son parchemin arabe, de ses actes de propriété et montra sa marchandise après avoir expliqué comment il avait eu ses perles.

Ce fut un cri d'admiration.

Neuf perles surtout étaient si belles et si pures, que le marchand donna deux cent mille francs de celles-là seulement.

—Mais le lot entier, dit Jacques, combien voulez-vous me le payer?

Le joaillier se livra à de longs, de minutieux calculs. Il sépara les perles par catégories, les mesurant, les pesant, les regardant toutes à la loupe.

—Je donne un million du tout, dit-il enfin. Vous pourriez peut être en tirer un peu plus, mais il vous faudra courir, attendre, subir bien des éventualités. Tandis que moi je vous paye à vue, sans escompte, sur la Banque de France.

—Il vous faut ajouter deux cent mille francs pour les épingles de ma fiancée, dit Jacques, et l'affaire est conclue.

—C'est trop, dit le marchand, qui avait cependant une extrême frayeur de voir échapper l'affaire. Mais je vous donne une paire de boutons d'oreilles, une bague, une épingle et un bracelet en diamant qui vaudront la moitié, c'est-à-dire cent mille francs, mais cent mille francs à dire d'expert, non de marchand. Cela vous va-t-il?

—Voilà les perles, dit M. de Rhodes donnez le bon à vue.

Un quart d'heure après, M. de Rhodes sortait de la boutique en ayant dans sa poche le chèque d'un million, et les écrins qui contenaient la parure, digne d'une reine, qu'il voulait offrir, avec ses deux plus belles perles, à la pauvre petite Cendrillon qui l'attendait, timide, malheureuse et isolée au pays natal.

Mais la première chose qu'il fit, le lendemain, avant même de repartir pour Bordeaux, ce fut d'envoyer à Manaar et à Aripo, non pas les vingt mille francs que ceux-ci attendaient, mais la somme, énorme pour eux, de cent mille francs; grâce à laquelle Sita, mariée à Aripo, deviendrait la plus grande, la plus riche dame de Colang, son pays natal.

IV

MÈRE SAINT-DOMINIQUE.

Quand Jacques de Rhodes revint à Bordeaux, Céline Depasse s'appelait Mme Pastourelle.

Son mari était jeune, intelligent, par-dessus tout il l'aimait.

—Je sais, dit-il à Jacques, ce que je vous dois; voulez-vous que nous soyons amis?

—Volontiers, répondit le comte, heureux comme tous ceux à qui la chance sourit.

—Restez-vous avec moi, Rhodes? lui demanda le même jour Victor Depasse.

—Non, monsieur, je vais m'établir pour mon compte.

—L'affaire a donc réussi?

Il sourit légèrement et avec son flegme imperturbable répondit:

—Un peu.

—C'est toujours dans l'armement que vous comptez opérer?

—Toujours.

—Prenez garde. Quand on ne dispose pas de grands capitaux, et qu'on n'a pas les reins très solides, les bateaux sont dangereux.

—Je suis prudent par nature.

—Vous feriez mieux de rester avec moi. Mon gendre est jeune, inexpérimenté, il a besoin d'un ami tel que vous, je vous ferai une belle situation.

—Merci, monsieur, je vous suis reconnaissant de vos bonnes intentions, mais j'ai décidé que j'allais voler de mes propres ailes.

—Tant pis, mon garçon, tant pis!.... du moins, nous vous verrons quelquefois?

—Tant que vous le désirerez, je vous le promets.

Le lendemain, Jacques, pour la première fois depuis quatre ans et demi, reprenait le chemin de Compans.

Il était un peu inquiet.

La date qu'il avait lui-même fixée était dépassée de six mois.

Et six mois, quand une pauvre fille attend solitaire et désolée, n'est-ce pas six siècles?

Blanche était vaillante cependant!....

Oui, mais ses forces ne l'auraient-elles pas trahie?....

Avant de s'arrêter à la station, le train passait au bout du parc de Montégut.

A mi-côte, le vieux château dressait, au dessus des arbres, sa façade de pierres, bien distincte de loin.

Jacques, le corps penché hors du wagon, regarda. Les fenêtres étaient closes; le parc splendide et magnifique, avec ses futaies à perte de vue, avait cependant un aspect désolé et abandonné qui serrait le cœur.

—Que s'est-il donc passé? se demanda le voyageur en tremblant. Le malheur s'est-il appesanti également sur la famille de Montégut comme sur la mienne, et ont-ils tous quitté le pays?

Dès sa descente de wagon, il s'engagea dans un chemin creux, et se dirigea vers cette maison de garde située entre Montégut et Compans, en pleine lande solitaire, où Blanche avait tant porté de secours, où elle avait tant donné de soins à la pauvre Aglaé Baraille.

Celle-ci, à coup sûr, savait ce qu'était devenue sa bienfaitrice, mieux que n'importe qui probablement, et si elle était encore là, elle lui procurerait le renseignement qu'il cherchait.

Au bruit de ses pas dans le chemin, un chien roux s'élança furieux, le poil hérissé.

Subitement, Jacques le reconnut, c'était son vieux Pyrame.

Mais il n'eut pas le temps de prononcer son nom que l'épagneul rampait d'abord à ses pieds avec une expression presque humaine dans les yeux, poussant des gémissements de joie, tremblant de tous membres.

Puis M. de Rhodes ayant posé sa main sur la tête de son vieux compagnon, celui-ci bondit comme un fou, cherchant à atteindre le visage de son ancien maître.

Aux cris de la bête heureuse, Aglaé apparut au seuil de la chaumière.

Un air de santé avait remplacé l'expression maladive du temps passé; elle paraissait calme et heureuse, avec un enfant pendu à ses jupes.

A l'aspect de Jacques, sa physionomie rayonna:

—Monsieur le comte, s'écria-t-elle, est-ce Dieu possible!......

Elle se précipita vers lui, toute prête à lui prendre la main, à la baiser peut-être!......

Mais le respect l'ayant soudain clouée au sol, ce fut le jeune homme qui fit les quelques pas qui le séparaient d'elle.

—Oui, ma chère Aglaé, dit-il, c'est moi, vous ne m'aviez donc pas oublié?....

—D'abord, vous avez si peu changé!.. Pour embellir, oui, mais pas autrement.... Ensuite, vous avez été si bon pour moi, votre chère petite sainte et vous.... Ah! je vivrais cent ans que ce serait toujours là, voyez-vous, monsieur Jacques....

Et elle frappait sur sa poitrine maintenant robuste.

—Je vous crois, ma bonne Aglaé. Aussi est-ce tout droit vers vous que je suis venu chercher des renseignements.

La physionomie de la paysanne s'attrista.

—Des renseignements? fit-elle. Mais vous savez.... cependant....

—Je ne sais rien du tout. J'arrive de pays lointains. En passant devant le château de Montégut, j'ai vu sa façade fermée, mon cœur s'est serré. Alors, ne voulant rien demander aux indifférents, je suis venu vers vous.

—Eh bien, M. de Montégut est mort depuis deux ans à peu près. Les frères de mademoiselle ont demandé un partage justiciable.... Non judiciable.... Non, ce n'est pas encore ça....

—Judiciaire, dit Jacques.

—Oui, précisément. La veuve a essayé de s'y opposer, elle voulait tout pour ses enfants à elle; vous savez qu'elle n'est pas tendre!....

—Oui, je sais, elle a beaucoup fait souffrir Blanche....

—Oh! oui!.... Mademoiselle était la seule fille du premier mariage, alors pendant que ses frères s'en allaient au loin et ne voulaient plus revenir dans la maison, elle y restait et devenait la servante de madame d'abord, et de ses autres frères et sœurs ensuite. Ce qu'elle en a vu, la chère créature.... et sans jamais se plaindre!....

—Pauvre Blanche! murmura Jacques.

—Pour *lors* il n'eut pas été d'accord au partage, alors le château a été fermé; madame est revenue dans son pays, du côté de Cahors, et l'on plaide. Or, vous savez que lorsqu'on est dans les griffes des gens de loi, on sait bien quand on a commencé, mais on ne sait jamais quand on finira.

—C'est sûr. Et mademoiselle, qu'est-elle devenue?

—Madame voulait l'emmener avec elle, mademoiselle a refusé. Elle a voulu rester seule au château. Alors ses frères l'ont fait.... encore un mot qui m'échappe.... comme qui dirait affranchir.

—Emanciper?

—Oui, émanciper. Ils ne pensaient pas d'abord la laisser seule, parce qu'ils disaient que ce n'était pas convenable. Mais elle a voulu quand même. Oh! elle sait vouloir sous sa douceur, allez.

Il paraît qu'elle leur a dit: Dans ces campagnes où je suis née, tout le monde me garde parce que tout le monde m'aime. Et c'est bien vrai ça, monsieur Jacques. Vous le savez aussi bien que moi!....

M. de Rhodes était debout.

Son visage, si froid d'ordinaire, rayonnait de bonheur.

—Alors, dit-il, elle est ici.... je vais la voir!.... Ah! chère Blanche comme je vais te payer de toutes tes tristesses!....

—Mais non, dit Aglaé, elle n'y est plus.

Jacques faillit laisser échapper un cri.

—Elle n'y est plus!.... dit-il. Ah! Dieu!.... Qu'est-elle donc devenue?

—Elle vous a attendu.... Ah! je le sais moi, car elle venait souvent ici, elle m'avait prise en grande affection, parce que je lui parlais de vous et que je vous aimais....

Elle en a eu confiance et courage, celle-là!

Elle me disait sans cesse: Il ne m'écrit pas, Aglaé, mais je n'ai point peur qu'il m'oublie. Jacques a un cœur de diamant, rien ne peut l'entamer, ni le temps qui passe, ni les choses qui l'occupent. S'il travaille, c'est pour tenir son serment.

Le visage de M. de Rhodes était couvert [illegible]

—Ah! [illegible] elle me connaît bien! murmura-t-il bouleversé.

Après, Aglaé, après, que s'est-il passé? Que lui est-il arrivé?....

—Elle a été malheureuse comme les pierres pendant les dix-huit mois qu'elle est restée seule ici. Les gens de loi ne lui donnaient rien, ses frères ne s'occupaient point d'elle, et mademoiselle était si pauvre, si pauvre que je crois, Dieu me pardonne, qu'elle n'avait même pas de quoi manger!....

—Mon Dieu!..., Ah! si je m'en fusse douté!....

—Une sœur de M. de Montégut, qui est supérieure d'un couvent d'Ursulines du côté des Pyrénées, lui écrivait toujours qu'elle allât la trouver; elle lui disait que si mademoiselle n'avait pas la vocation religieuse, elle vivrait tranquille, dans une existence retirée, mais honorable.

—Et Blanche a fini par accepter, n'est-ce pas?

—Oui, mais seulement lorsque les quatre ans ont été écoulés. Un jour, elle est venue me trouver. Elle était plus pâle qu'une morte et ne se soutenait presque plus.

—Je pars, m'a-t-elle dit. Jacques est mort, autrement il m'eût écrit. Je vais donner à Dieu le peu qui me reste à vivre.

—Ah! Seigneur!....Et elle a prononcé ses vœux!

—Je ne le sais pas, mais c'est probable.

—Non, vous vous trompez, c'est impossible.... Si un semblable malheur m'arrivait, je serais maudit!.... Où est-elle?.... Où est ce couvent?.... Ah! il faudra bien qu'elle me soit rendue, dussé-je mettre le feu partout pour la reprendre.

—Si Mlle Blanche a fait un serment, il vous faudra renoncer à elle, monsieur Jacques. Vous savez bien qu'elle est de celles qui meurent plutôt que de manquer à un devoir.

M. de Rhodes était debout.

—Le nom du pays qu'elle habite? dit-il.

—Une petite contrée vers Toulouse, l'Isle-en-Jourdain.

—Dans le village même?

—Non, dans la campagne.

—Bien, le monastère doit être connu, et le premier paysan venu me l'indiquera.

Le jour tombait, l'heure était charmante, remplie de cette mélancolie mystérieuse et douce que l'on ressent dans les endroits presque déserts.

De loin en loin, dans le crépuscule, un bouquet de chênes plus épais ou de pins plus élevés marquait sa tache plus sombre ou plus compacte, dans le vague confus de la nuit qui arrivait rapidement.

Les fleurs de la lande avaient des émanations particulièrement subtiles et pénétrantes.

Un grand silence régnait, étreignant le cœur. M. de Rhodes marchait lentement, vivant par la pensée les années enfuies de sa jeunesse, écoulées si heureuses, dans ce pays dont chaque sentier, chaque coin du paysage, chaque buisson lui était familier.

En un flot de souvenirs, tout lui revenait: sa mère, morte quand il avait huit ans, cette mère qu'il avait aimée tout enfant, comme il devait aimer plus tard tout ce qui entrait dans son cœur, à mourir de sa perte!

Son père indifférent et glacial.

Puis Blanche, malheureuse, aimante et adorable, avec ses exquises délicatesses qui l'avaient séduit et avaient rouvert toutes les sources de tendresse et d'amour, taries en lui depuis la mort de Mme de Rhodes.

Enfin sa ruine, son départ, son dur labeur à Bordeaux, la volonté de fer qu'il avait fallu déployer pour accepter cette existence qui froissait ses habitudes, ses instincts, tout... et la réussite au bout!..

Etait-ce quand il l'avait enfin conquise cette fortune, quand il avait si durement acheté le droit d'être heureux, que son bonheur serait à jamais perdu parce que Blanche ne s'appartiendrait plus?....

Ce n'était pas admissible.

Un coup de sifflet aigu et strident traversa l'air et l'arracha à ses réflexions.

C'était un train allant à Bordeaux, et précédant de quelques minutes à peine l'express du soir qui devait le porter à Toulouse.

Jacques hâta le pas.

Il arriva à la station au moment même où le rapide entrait en gare.

Il n'eut que le temps de sauter en wagon; trois heures après, il était à Toulouse.

Comme le jour se levait, il prenait le premier train pour l'Isle-en-Jourdain, une petite localité située dans une contrée délicieuse, entre Auch et Toulouse.

Il n'avait pas mangé depuis la veille; mais Jacques tout à ses angoisses, à sa fièvre, à ses anxiétés, n'avait point faim.

Il se fit conduire dans le premier hôtel venu.

Le hasard le servit.

Une jolie fille brune, à la physionomie expressive et bonne, était assise au bureau.

Jacques trouva ce fin visage à son goût.

—Elle est intelligente et sympathique, se dit-il, elle me renseignera bien.

—Monsieur est-il ici pour longtemps? lui demanda-t-elle au même temps, d'une voix gasconne, mais très harmonieuse, aux inflexions un peu chantantes.

—Non, mademoiselle, je ne le crois pas, et cela dépendra du renseignement que je voudrais demander à votre obligeance.

—Parlez, monsieur, je serai à coup sûr fort heureuse de vous être agréable.

—J'arrive d'un très long voyage, et dans mon pays où je suis allé tout d'abord pour voir une de mes parentes, on m'a appris qu'elle s'était réfugiée dans un couvent d'Ursulines situé aux environs de l'Isle-en-Jourdain. Pouvez-vous me dire où est ce monastère, et comment je puis m'y faire conduire?

—Parfaitement, monsieur, et cela d'autant plus aisément que j'ai été moi-même élevée dans ce cher couvent.

Jacques tressaillit.

—Oh! fit-il en regardant la jeune fille avec un secret espoir, il ne peut y avoir longtemps que vous en êtes sortie?

—Deux mois à peu près.

—Et vous y avez peut-être connu Mlle Blanche de Montégut?

—Blanche de Montégut, mais c'était ma meilleure amie, monsieur!

Et sans laisser à Jacques le temps d'ajouter un mot, elle continua, les yeux brillants, avec une grande expression de bonheur sur sa physionomie charmante:

—Vous êtes le comte de Rhodes! Ah! pauvre Blanche! va-t-elle donc être heureuse!

Jacques respira.

Un profond, un immense soupir de soulagement vint dilater sa poitrine resserrée.

—Ah! fit-il en balbutiant, elle est donc libre....elle m'attend toujours!....

—Libre? répondit la jeune fille subitement songeuse, je ne le sais pas.

—Comment cela? Oh! par grâce, expliquez-vous.

—Eh bien, après vous avoir attendu quatre ans, Blanche avait accepté l'hospitalité de sa tante, n'espérant plus vous revoir, disait-elle. Au fond d'elle-même, malgré ses paroles, je suis convaincue, moi, que son espérance vivait toujours.

—Elle vous l'a confié?

—Non, mais je la connaissais si bien que j'en suis sûre.

—Continuez.

—Sa tante, la mère Saint-Dominique, insistait pour qu'elle prononçât ses vœux; Blanche, quoique décidée en apparence, reculait sans cesse l'heure de s'engager.

Enfin, dans ces dernières semaines, mère Saint-Dominique est partie avec sa nièce, pensant avoir plus aisément raison de sa résistance dans une maison nouvelle où Blanche ne connaîtrait personne.

Jacques pâlit.

—Alors, dit-il, mademoiselle de Montégut n'est plus ici?

—Non, monsieur, depuis un mois environ.

—Et où est-elle?

—A Dax.

—Vous en êtes sûre?

—Très sûre.

—Merci, mademoiselle, si je la retrouve, ce sera grâce à vous.

Il reprit le chemin de Bordeaux et, le lendemain seulement, il arrivait par l'express à dix heures du matin dans cette jolie ville de Dax qui semble oubliée par les siècles passés aux premières ondulations de nos Pyrénées, si étrange et si belle avec sa lumière crue, son ciel bleu, ses murs blancs au milieu desquels, de loin en loin, des portes basses enfonçant leur cintre noir comme au seuil des maisons arabes.

On lui indique le monastère, situé à quelque distance et dont on voyait de loin la massive silhouette surmontée des clochetons de son église aux fines dentelures, d'une élégance rare, se détacher dans l'air pur des montagnes.

Il lui fallut marcher longtemps pour y arriver, conduit par une pauvresse en haillons, mais point triste, fort gaie au contraire, avec sa chanson patoise qui tombait de ses lèvres en notes bizarres, lentes et harmonieuses.

Au bout d'une heure seulement, ils furent arrivés.

Le monastère avec ses murs noirâtres que surmontait une grande vierge de pierre aux mains étendues et bénissantes, dominait la vallée admirablement belle et féconde, toute regorgeante de la ceinture blonde de ses moissons, semblables à de l'or en fusion.

La cloche envoyait dans l'air ses tintements sonores et graves.

Quelques vieilles femmes, enfouies dans leurs capuches noires entraient dans l'église, dont le porche aussi délicatement fouillé que les clochetons se voyait à quelques pas de là.

—Qu'est-ce qu'il y a donc aujourd'hui chez les Ursulines, demanda Jacques à une jolie fille qui passait à côté de lui, toute vêtue de blanc.

—Une prise de voile, monsieur, dit-elle en montrant dans un sourire ses dents semblables à des perles.

Le comte de Rhodes crut que la vie l'abandonnait.

—Une prise de voile!.... Celle de Blanche peut-être!....

Mais il n'eut point le temps d'en savoir davantage.

La grande porte du monastère s'ouvrait; des chants très doux remplissaient l'air et une longue file de petites apparitions blanches, enfermées dans des flots de tulle et de mousseline, se montrait, ondoyante et gracieuse, sur la terre grise du chemin.

C'étaient les fillettes du couvent, escortant, un cierge à la main, la future épouse de Dieu.

Jacques le comprit vite.

Mais ses yeux obscurcis de larmes ne lui permettaient de rien voir, de rien saisir.

—C'est lâche! se dit-il enfin. Est-ce que je ne suis pas capable de recevoir ce coup-là debout?....

Et faisant à sa volonté le plus impérieux des appels, il se raidit, ouvrit les yeux et regarda.

Mon bien aimé ne paraît pas encore....

chantaient les petites voix pures et douces comme du cristal.

Mais tout à coup, le comte de Rhodes crut que le ciel descendait en lui.

Un jeune fille blonde, pâle, mince, s'avançait au milieu de deux rangées d'enfants couronnées de roses comme elle, escortée de ses deux marraines, suivie d'une vieille dame aux cheveux gris qui sanglotait, se soutenant à peine, la mère, évidemment.

Jacques faillit pousser un cri.

La novice n'était pas Blanche de Montégut.

En même temps, une des plus grandes jeunes filles s'arrêta l'espace d'une seconde, le cierge qu'elle tenait de la main droite, s'agita fortement, tandis que de la main gauche elle écartait le voile de tulle qui cachait ses traits.

Alors le fin profil de Mlle de Montégut se montra avec sa pâleur de rose blanche, dans laquelle ses beaux yeux sombres brillaient comme des étoiles.

—A tout à l'heure, Jacques, murmura-t-elle très bas; après la cérémonie, je vous attendrai au parloir.

Quand M. de Rhodes put se ressaisir, la chère apparition n'était plus là.

Sous le porche de la petite église, on voyait le dernier envolement des robes de gaze, semblables aux ailes repliées d'une belle troupe de cygnes tranquilles, s'éloignant sans bruit.

Ce qu'elle fut longue, cette cérémonie!....

Jamais personne ne le comprendra.

Ainsi, elle était libre!....

Elle avait su se conserver pour lui, malgré les sollicitations de sa seule parente, malgré sa solitude et ses découragements!....

Ah! comme il allait la bénir, et l'aimer, et l'adorer à deux genoux, toute sa vie.

Il se promenait de long en large sur la route devant le monastère, ne pouvant rester dans cette chapelle où il ne voyait même pas sa promise.

Et il essayait de se distraire en attachant ses regards sur le panorama splendide qui se déroulait devant lui.

Il ne le pouvait pas.

Ni les rayons de ce chaud soleil qui faisaient paraître mille fois plus sombre et plus belle la verdure vigoureuse des sapins et des hêtres, ni les tiges de maïs sortant de terre de tous les côtés, avec leurs panaches retombant et leurs longues chevelures d'or pâle, ni les petits vallons plantés de frênes et d'aunes, au milieu desquels bondissent les ruisselets blancs d'écume, rien, rien, n'arrêtait un instant sa pensée....

Elle était là, libre, vivante, l'aimant toujours!....

Elle allait être à lui....

Sa femme!....

Il ne la quitterait plus jamais.

Enfin le parloir s'ouvrit.

Un petit parloir du fond bien triste et bien nu. les autres étant encombrés par les parents de la jeune religieuse.

Un beau soleil resplendissant l'inondait cependant de sa lumière blonde, et permettait à l'œil de plonger jusque dans ses moindres recoins, même derrière la grille en bois noir qui le divisait en deux parties égales.

Comme Jacques entrait d'un côté, une porte s'ouvrait sur une magnifique cour plantée d'ormes centenaires, encombrée de fleurs, laissa passer une forme grande, mince et souple.

Le comte de Rhodes leva les yeux.

Ce n'était pas Blanche.

Vêtue de noir, avec le long voile et la guimpe blanche sur laquelle brillait la croix d'argent, une religieuse s'avançait vers la grille, le visage pâle et grave, regardant Jacques de ses grands yeux profonds et scrutateurs: les magnifiques yeux de Blanche.

Il comprit vite que c'était sa tante, Mlle Solange de Montégut, aujourd'hui mère Saint Dominique, religieuse dans l'ordre des Ursulines.

—Ma nièce, monsieur le comte, commença-t-elle aussitôt, m'a dit que vous la demandiez au parloir. Mais avant de vous entretenir avec elle, n'avez-vous rien à me confier, à me communiquer?

Jacques, qui ne s'était pas encore assis, s'inclina profondément. Quand il se redressa, jamais son fin visage, un peu hautain, n'avait été aussi grave et aussi pâle.

—Madame, dit-il aussitôt, puisque mon nom vous est connu, vous savez également, sans doute, qu'élevé avec votre nièce, je l'aime depuis les plus lointaines années de notre jeunesse, et que toute l'ambition de ma vie a été de lui donner mon nom.

—Pourquoi ne lui avez-vous pas écrit depuis votre départ?

—Elle le savait, qu'avais-je besoin de le lui répéter?

—Vos intentions pouvaient être changées.

—Je ne change jamais. Seulement j'étais pauvre, et je devais conquérir le pain de ma femme, celui de ma future famille. Aujourd'hui, c'est chose faite, et mon premier acte est de vous dire: Je ne doute pas de retrouver ma fiancée fidèle; aussi, madame, ai-je l'honneur de vous demander sa main.

La religieuse avait écouté Jacques debout, le dévisageant, suivant sur sa physionomie la moindre impression ressentie, cherchant à analyser le plus fugitif de ses sentiments....

Sous ses sourcils légèrement froncés, ses beaux yeux brillaient scrutateurs et graves, un peu durs.

Mais peu à peu, aux paroles si nettes, si loyales du jeune homme, son austère visage s'était amolli et comme détendu. Une expression douce, heureuse, avait remplacé l'angoisse qu'elle ne parvenait pas à dissimuler.

Enfin, elle étendit sa belle main effilée.

—Monsieur le comte, dit-elle, vous êtes un honnête homme et un vaillant. Dans vos yeux au regard droit je lis la loyauté et l'énergie. Je n'ai pas besoin de vous demander des détails matériels: ma nièce est à vous. Je remercierai Dieu dans mes prières de lui avoir envoyé un si bon compagnon de route.

Elle agita une sonnette d'argent.

Aussitôt une sœur se montra.

—Priez Mlle de Montégut de venir ici, dit la mère Saint-Dominique.

Monsieur le comte, ajouta-t-elle lorsque la religieuse eut disparu, quand pensez-vous vous marier?

—Votre date sera la mienne, madame. Mais songez que j'attends votre nièce depuis toujours.

—Le plus tôt possible. Le bonheur de ce monde est si fragile qu'il ne faut pas laisser échapper celui que Dieu nous envoie.

—Oh! que vous êtes bonne!.... Voulez-vous que je fasse afficher les bans et que la cérémonie se célèbre dès que les délais légaux le permettront?....

—Oui, vous méritez qu'on exauce vos souhaits. Commencez les démarches aujourd'hui même. Moi je vais préparer la toilette de noces de Blanche.

Celle-ci entrait.

La robe de mousseline dont elle était encore vêtue lui donnait une apparence de très grande jeunesse.

Le blanc qui va si bien aux brunes dont le teint est clair, faisait merveilleusement ressortir la délicatesse de sa peau de camélia, et ses doux yeux de velours sombre.

A l'aspect de Jacques, elle tressaillit.

—Enfin, murmura-t-elle avec un accent qui disait son attente, cette longue attente que la plus légère pensée de méfiance n'avait jamais troublée.

—Blanche, dit la mère Saint Dominique de sa voix grave, je voulais faire de toi une épouse du Seigneur, espérant qu'à l'ombre du cloître où moi-même j'ai vécu heureuse, tu trouverais, chère enfant, sinon le bonheur, du moins la dignité qui doit être une de nos principales préoccupations à nous, pauvres filles, sans fortune et sans famille!....

La religieuse soupira et ferma ses longues paupières comme si dans la nuit des années enfuies, des choses très cruelles lui apparaissaient.

—Dieu en a disposé autrement, continua-t-elle au bout de quelques secondes. Ton ami d'enfance veut te donner son nom, te faire un foyer, créer avec toi une famille!.... Mets ta main dans la sienne, chère enfant bien-aimée, donne-lui ton cœur tout entier, deviens pour lui l'amie sûre et fidèle, la consolatrice, la confidente à la fois tendre et forte dont parle la Sainte Ecriture. Aime-le enfin par-dessus tout.

Mlle de Montégut laissa tomber sur Jacques un regard plus brillant que le feu des étoiles par la plus chaude des nuits d'été.

—Il y a bien longtemps que je l'aime ainsi, ma tante, dit-elle en rougissant.

Dix jours après, les mêmes chants d'allégresse retentissaient à la porte du monastère; la même jonchée de branches vertes et de roses effeuillées couvrait le chemin; les mêmes fillettes vêtues de blanc accompagnaient en longue file la mariée couverte de dentelles et de pierreries; mais ce n'était pas au Seigneur que la blanche épousée, cette fois-ci, allait jurer fidélité et amour. C'était Blanche de Montégut qui pour toujours se donnait à celui qu'elle avait si ardemment aimé, si patiemment attendu, à Jacques de Rhodes qui, de son côté, l'avait si vaillamment gagnée.

Le soir même ils partaient tous les deux pour Bordeaux.

Leur maison n'était point montée, leur appartement n'était même pas loué, les meubles seulement pas achetés....

Que leur importait, ils étaient l'un à l'autre.... Ils choisiraient tout ensemble; ils créeraient de leurs mains le nid de leurs amours: n'en serait-il pas mille fois plus doux et plus beau?....

V

L'ORPHELINE.

Alors commença pour Jacques de Rhodes un travail incessant et d'activité fiévreuse.

Monter une maison de commerce quand on dispose d'un certain capital, ce n'est rien; mais la bien diriger, l'administrer avec sagesse et prudence, se tenir au courant des exigences de la vente, des roueries de la production, c'est autrement difficile.

Mais qu'est-ce qui pouvait être au-dessus de la volonté, de l'intelligence, de la décision de cet être pétri comme pas un?

Deux ans ne s'étaient pas écoulés que la maison Jacques de Rhodes était la première de Bordeaux.

Le commerce de l'armateur s'étendait chaque jour et devenait considérable, ses bateaux sillonnaient les mers, son papier valait de l'or, au comptant ou à terme.

Presque à la même époque, son vœu le plus cher se trouva réalisé, et il lui arriva la seule chose qui manquait à son bonheur, une petite fille.

Mais elle naquit si chétive, si pâle, si mièvre, qu'on crut pendant longtemps qu'elle ne vivrait pas.

Un miracle d'amour la sauva, un autre miracle d'amour et de soins la fit vivre.

En effet, constamment penché sur ce berceau où respirait cette petite créature qu'il adorait déjà, Jacques semblait, à force d'énergie et de volonté, lui insuffler la force vivifiante qui lui manquait.

La nuit, c'était lui qui la berçait, ne voulant pas que Blanche, toujours si délicate, interrompît un sommeil qui lui était aussi indispensable que l'air qu'elle respirait.

Le jour, il laissait là ses affaires les plus importantes pour venir voir lui-même si Marguerite se plaisait pas, ne souffrait pas, si elle tétait, si elle souriait.

Aussi la connut-elle bientôt, et, avec cette nervosité extraordinaire des enfants qu'un rien rattache à la vie, apprit-elle à distinguer la voix ou le pas de son père.

Un jour même, elle lui sourit, à lui, le premier!—

Alors ce fut une joie folle, une tendresse sans nom, dont Blanche, la chère et sainte créature, ne fut point jalouse.

Au contraire, c'était avec une satisfaction évidente, avec une conviction profonde qu'elle disait à Jacques, toujours aussi ardemment aimé d'elle:

—Cette petite avec ses blonds cheveux, ses doux yeux bleus, son profil est bien plus à toi qu'à moi, mon cher mari.

—C'est ta vivante image....

—Aussi n'est-ce pas naturel qu'elle t'aime plus que moi?

—Plus, disait Jacques, très heureux au fond, tout au fond, de cette préférence, non, mais autrement....

Elle n'insistait pas et souriait, ne demandant à Dieu que la continuation du pur bonheur qui était le sien.

Mais si les affaires marchaient merveilleusement, si l'intelligence et la volonté de Jacques étaient en train de rendre sa fortune l'une des plus considérables du Midi, il y avait un autre côté qui laissait grandement à désirer.

La maternité avait été cruelle à la frêle santé de Blanche de Rhodes.

Ses forces parties dans cette crise quelquefois si redoutable ne revenaient pas, la matité de son teint, jadis si transparente dans sa pâleur nacrée, prenait des tons de cire; elle avait d'extrêmes fatigues qui la clouaient inerte sur une chaise longue, dans une apathie somnolente, dont rien ne pouvait l'arracher.

—L'air malsain et humide de Bordeaux augmente son anémie, déclara à Jacques de Rhodes le médecin de Blanche, qui était un de leurs meilleurs amis.

Conduisez la mère et l'enfant dans l'air le plus pur que vous pourrez trouver, à mi-côte si possible, et vous leur redonnerez le sang et la vie qui leur manquent ici, à toutes les deux.

Le lendemain, Jacques partait comme un fou à la recherche de ce calme pays, de cette atmosphère saine, de cette maison paisible qui devaient sauver ses trésors.

Un hasard les lui fit découvrir.

Un notaire d'Agen lui parla d'une magnifique terre située aux environs de Bayonne, mais assez loin en allant vers Pau, en pleines montagnes; laquelle terre, vendue par autorité de justice après la mort du duc de Candales, son dernier propriétaire, se donnerait probablement pour un morceau de pain.

Le château, le plan qu'il étudia en détail, les terres, l'aménagement, ce qu'on lui disait du paysage et de la contrée, surtout de la situation de la maison, convenaient admirablement à M. de Rhodes.

Il partit, et acheta la propriété au tribunal de Bayonne où elle se vendait par adjudication, sans même l'avoir visitée, étant pressé par le temps.

Le soir même il envoya un télégramme à Blanche: "Viens avec Marguerite, lui disait-il, je t'attends pour entrer avec toi dans notre maison, notre cher nid où tes forces renaîtront."

En effet, par une pensée peut-être superstitieuse, peut-être simplement d'une délicatesse très raffinée, Jacques était heureux de franchir avec Blanche et leur fille le seuil de leur nouvelle demeure, celle où le bonheur devait s'installer en hôte parmi eux, puisque c'était là que les êtres chers qu'il adorait devaient revenir à la santé.

Deux heures avant que le train fût signalé, Jacques attendait sa femme et sa fille, dans la gare déserte de la toute petite localité aux environs de laquelle était situé le château d'Astarac.

Mais peu à peu, dans l'immobilité glaciale de la maison silencieuse, M. de Rhodes finit par s'engourdir; alors, il sortit au dehors, afin de secouer le sommeil qui le gagnait.

Devant la porte, les chevaux, achetés la veille à Pau, piaffaient, attelés au grand landau dont M. de Rhodes également faisait à Blanche la surprise.

Il éveilla le cocher qui sommeillait sur son siège.

—Portez-moi dans la campagne, lui dit-il, nous sommes en avance, cela dégourdira les bêtes et les calmera.

Quelques minutes après, la voiture marchait au pas tout le long d'une route admirable, qui tantôt se courbe, tantôt se relève dans les ondulations d'un long ruban sinueux d'une douceur infinie.

Au ciel, les dernières étoiles pâlissaient, une brise plus fraîche passait dans l'air, annonçant l'aube; depuis un instant, l'obscurité éclaircie permettait de distinguer les objets autour de soi; les coqs, au loin, éveillaient, en se répondant d'une ferme à l'autre, le grand silence de la campagne endormie.

Jacques étendu dans son landau rêvait.

"L'air le plus pur que vous pourrez trouver!....lui avait-on dit, rétablira la santé de Mme de Rhodes, donnera des forces à votre chétive enfant."

Qu'y avait-il au monde de plus sain et de plus immaculé que cette contrée des neiges et des pins, où l'air arrive embaumé des senteurs vivifiantes des plantes aux arômes de résine, aux parfums d'encens; ou bien imprégné des odeurs plus molles des foins coupés dans les prairies qui bordent les gaves; ou bien encore, tout chargé des émanations salines de la mer, dont par certains vents, on entend au loin les grondements de fureur?

Peu à peu le jour naissait dessinant en teintes plus claires les rondeurs harmonieuses des montagnes qui semblaient vaguement s'incliner sous la caresse encore timide de leurs neiges vaporeuses.

Et tout à coup, le soleil émergeant